



HAL
open science

Charles Quint dans les histoires florentines rédigées post res perditas

Hélène Soldini

► **To cite this version:**

Hélène Soldini. Charles Quint dans les histoires florentines rédigées post res perditas. e-Spania - Revue interdisciplinaire d'études hispaniques médiévales et modernes, 2024, 47, 10.4000/e-spania.50014 . hal-04477504

HAL Id: hal-04477504

<https://hal.science/hal-04477504>

Submitted on 4 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



e-Spania

Revue interdisciplinaire d'études hispaniques
médiévales et modernes

47 | Février 2024

Sitios Reales en las Coronas Ibéricas (ss. XIV-XVI) /
Écrire l'histoire au Siècle d'or / Les Comunidades de
Castille

Charles Quint dans les histoires florentines rédigées *post res perditas*

Hélène Soldini



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/e-spania/50014>

DOI : [10.4000/e-spania.50014](https://doi.org/10.4000/e-spania.50014)

ISSN : 1951-6169

Éditeur

Civilisations et Littératures d'Espagne et d'Amérique du Moyen Âge aux Lumières (CLEA) - Paris
Sorbonne

Référence électronique

Hélène Soldini, « Charles Quint dans les histoires florentines rédigées *post res perditas* », *e-Spania* [En ligne], 47 | Février 2024, mis en ligne le 17 février 2024, consulté le 22 février 2024. URL : <http://journals.openedition.org/e-spania/50014> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/e-spania.50014>

Ce document a été généré automatiquement le 22 février 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Charles Quint dans les histoires florentines rédigées *post res perditas*

Hélène Soldini

- 1 « S’habituer à être impériaux et français, selon que l’exige l’utilité publique »¹. Dans le contexte des guerres d’Italie, qui se caractérise par une reconfiguration perpétuelle des alliances diplomatiques et militaires orchestrées par les États de la péninsule pour préserver leur indépendance face aux visées hégémoniques de l’Empire habsbourgeois et du Royaume des Valois, cette maxime n’a sans doute rien d’étonnant. Cette règle de conduite qui autorise, voire encourage, les changements de coalition en fonction de l’évolution des rapports de force semble s’inscrire dans la continuité de la leçon machiavélienne invitant à adapter la conduite des affaires publiques au gré de la « qualité des temps ». Pourtant ce précepte, formulé dès 1535, n’en demeure pas moins tout à fait audacieux sous la plume d’un auteur florentin attaché à la cause républicaine. Durant les premières décennies du xvi^e siècle qui marquent à Florence la transition de la République vers le Principat médicéen sous protection impériale, la défense des positions républicaines va, de fait, de pair avec un attachement inconditionnel au parti pro-français. Il s’agit d’un héritage de longue durée qui avait constitué l’axe traditionnel de la politique étrangère des deux Républiques florentines, de 1494 à 1512 puis de 1527 à 1530². Il convient par conséquent de restituer à cette citation, extraite d’un texte d’occasion rédigé par l’exilé républicain Donato Giannotti, toute sa force polémique. Non seulement Giannotti remettait ici en cause le choix de cet allié traditionnel, mais il invitait également par ce biais à porter un nouveau regard sur la politique menée par Charles Quint en Italie – une politique envisagée désormais bien moins comme un obstacle à la réalisation des aspirations républicaines que comme un levier sur lequel il aurait été possible d’agir pour éviter la disparition de la République et sur lequel il était peut-être encore temps de s’appuyer pour renverser le régime médicéen et, à terme, sauvegarder la *libertas italiae* menacée par la domination impériale.
- 2 Ce constat relevait pour Giannotti d’une analyse critique du passé républicain de la cité destinée à identifier les erreurs ayant précipité la chute du gouvernement libre. Parmi

celles-là, l'ancien secrétaire de la chancellerie ne pouvait que condamner « la prudence de nos citoyens qui croient que notre cité ne peut être libre que si elle est alliée avec la France » et insistait sur la nécessité d'« arracher cette vieille opinion »³ à l'origine des choix diplomatiques ayant provoqué la capitulation du dernier gouvernement républicain face aux troupes pontificales et impériales en août 1530. L'expérience récente du siège durant lequel la cité avait en vain espéré un soutien, financier et militaire, de la France avait fini par définitivement éteindre la confiance des républicains à l'égard de François I^{er} et l'analyse *a posteriori* de Giannotti s'appuyait sur ce constat amer. Bien plus qu'un regret, cette maxime apparaissait dans le milieu des années 1530 d'une actualité cuisante et illustrait en quelque sorte les nouvelles stratégies diplomatiques qui étaient désormais déployées par les groupes anti-médicéens éloignés de la cité en vue de renverser le gouvernement du duc Alexandre de Médicis instauré en 1532 sous la tutelle impériale.

- 3 La rédaction par Giannotti de ces passages coïncidait en effet avec la mise en place d'une démarche nouvelle où la figure impériale, dans un habile jeu de bascule, s'affirmait comme un pivot stratégique pour l'opposition anti-médicéenne. Après la mort en 1534 de Clément VII qui privait le régime médicéen de son principal appui et face au mécontentement grandissant provoqué par le gouvernement despotique d'Alexandre, c'était bien à l'arbitrage de Charles Quint qu'il s'agissait dorénavant de faire appel afin de faire valoir les droits de ces Florentins bannis de la cité ou éloignés du pouvoir. Ainsi, après avoir envoyé en mai 1535 une première ambassade à la cour impériale à Barcelone, les groupes anti-médicéens en janvier 1536 portaient à la connaissance de l'empereur leurs griefs à l'encontre du gouvernement d'Alexandre. Ce contentieux, connu sous le nom de Querelle de Naples, sera scellé par l'arbitrage de Charles Quint en faveur du duc dont le pouvoir est affermi grâce à son mariage avec la fille légitimée de l'empereur, Marguerite d'Autriche : la voie était ainsi ouverte vers la consolidation définitive de la monarchie médicéenne sous la juridiction de l'empire.
- 4 Le changement de stratégie politique que l'on observe chez les groupes anti-médicéens au cours des années 1530 n'est pas sans incidence sur la façon dont l'historiographie florentine, durant les décennies suivantes, évalue la politique italienne de l'empire habsbourgeois et s'approprie l'image de Charles Quint. La question de la représentation, iconographique et littéraire, de l'empereur a été durant les dernières décennies soulevée à plusieurs reprises, notamment pour montrer le souci constant dont témoigne Charles Quint à l'égard de l'élaboration de son image publique et le fonctionnement de cette « machine de propagande »⁴. Dans le cas de la péninsule italienne, ces travaux ont mis en lumière la contribution d'hommes de lettres à la diffusion de la rhétorique impériale qui accompagne le programme politique de l'empereur en Europe⁵. Le point de vue florentin cependant nous semble particulièrement intéressant dans la mesure où il est paradigmatique des difficultés que pose, dans certains États, l'élaboration de portraits de Charles Quint dans le cadre de pratiques d'écriture qui échappent à son contrôle direct⁶. Les auteurs florentins qui relatent le passé récent de la cité se confrontent nécessairement aux contradictions ayant marqué l'histoire des relations entre Florence et l'empereur. Ce sont dès lors les acrobaties rhétoriques, les stratégies d'omission et de compromis que ces historiens mettent en œuvre que nous nous proposons de sonder afin de voir comment cette historiographie converge vers un récit harmonieux de l'histoire des relations entretenues entre Florence et l'empereur habsbourgeois.

Un corpus éclaté

- 5 Le corpus examiné regroupe les histoires de la cité rédigées au lendemain de l'instauration définitive du régime médicéen à Florence⁷. Il s'agit de textes écrits, pensés et en partie diffusés à partir du milieu des années 1540, alors que la restitution des forteresses de Florence et Livourne (1543) marque la fin du protectorat militaire et la pleine reconnaissance de la part de l'empereur du pouvoir ducal de Côme I^{er}. Cette saison historiographique s'achève au cours de la décennie 1560, entre la promulgation en 1559 de la paix de Cateau-Cambrésis qui consolide les équilibres péninsulaires par le biais de l'instauration de la *pax hispanica*, et la création en 1569 du Grand-duché de Toscane. Cette historiographie s'inscrit donc dans une conjoncture générale de stabilisation de la péninsule italienne, dans une période où le gouvernement princier est déjà engagé sur la voie d'une consolidation définitive : en obtenant le départ des garnisons espagnoles, le duc – tout en demeurant dans l'orbite impériale – avait su affirmer à l'échelle internationale l'indépendance de Florence à l'égard de la politique de Charles Quint désormais contraint de concentrer ses forces sur d'autres fronts. Le temps de la République apparaissait définitivement révolu et c'est cette distance qui autorisait la mise en récit des événements de 1527-1530.
- 6 En s'attelant à leurs récits, ces historiens parmi lesquels Benedetto Varchi (1503-1565), Bernardo Segni (1504-1558), Jacopo Nardi (1476-1563), Filippo de' Nerli (1486-1556) et – un peu plus tard – Jacopo Pitti (1519-1589), s'appliquent à faire œuvre de mémoire, c'est-à-dire à conserver et transmettre la trace des événements ayant marqué la transformation du régime. En cela, cette « seconde école historiographique florentine » se distingue en amont de l'écriture historique de Machiavel et Guichardin qui, relevant d'un contexte de profonde crise institutionnelle, demeurent tendus vers la compréhension et l'explication des faits, vers la formulation de jugements historiques mis au service d'une réflexion politique. Elle se différencie également en aval de l'élaboration dans les décennies suivantes d'une nouvelle historiographie de cour (Scipione Ammirato par exemple) qui sera attachée au pouvoir et dont l'horizon s'élargira à la Toscane afin de rendre compte non pas tant de la fondation du régime médicéen, mais bien de l'histoire du principat. Ce qui en revanche caractérise cette historiographie est la nécessité de conserver la mémoire du passé républicain, ce qui ne signifie en aucun cas que ces histoires culminent nécessairement dans la justification du principat ni qu'elles s'évertuent à établir une continuité sans faille entre le passé républicain et l'instauration du régime médicéen, l'objectif étant bien moins de dévoiler une logique à l'œuvre dans l'histoire que de conserver la trace de ce passé définitivement révolu.
- 7 S'il apparaît difficile de parler d'une génération d'historiens tant les âges biologiques des auteurs diffèrent (Pitti par exemple a près de 40 ans de moins que Nerli), tous partagent, en qualité de spectateur ou d'acteur, une expérience commune et fondatrice, à savoir la guerre – aussi glorieuse que tragique – de 1529-1530. Ce qui fonde toutefois cette génération d'historiens ne réside pas tant dans cette expérience partagée que dans la résolution de mettre en récit cet événement qui la constitue et la volonté de faire œuvre de mémoire⁸. De fait, la participation de ces historiens aux événements diffère en fonction de leurs appartenances socio-économiques et politiques⁹ ; il va de soi par ailleurs que le regard qu'ils portent rétrospectivement sur l'histoire

républicaine oscille en fonction des positions qu'ils occupent à l'égard du régime princier au moment de la rédaction. Parmi les historiens ralliés au régime, il est nécessaire de distinguer entre les médicéens de la première heure et ceux qui se rapprochent tardivement du duc, incités par la politique de réconciliation mise en place à partir des années 1540¹⁰. Appartenant à la première catégorie, Nerli entreprend rapidement, dès 1532, la rédaction des *Commentarii*¹¹ afin de montrer le caractère inévitable du principat, seul capable de mettre un terme aux luttes politiques et à l'exacerbation des antagonismes internes qui avaient caractérisé l'histoire de la cité depuis le Moyen-âge. Segni en revanche entre au service du duc Alexandre au milieu des années 1530 et s'attèle à la rédaction des *Storie fiorentine* entre les années 1553-1558 afin de rendre compte de l'histoire tumultueuse de la République et pointer du doigt, en optimate modéré, les excès et la radicalisation des républicains populaires au pouvoir¹². Varchi, quant à lui, n'est de retour à Florence qu'à partir de 1543 et se voit chargé par le duc, au début de 1547, de rédiger une histoire de la République¹³. La *Storia fiorentina* est donc une œuvre de commande et le républicain Varchi, nommé historiographe officiel, bénéficie pour sa rédaction d'un accès privilégié aux archives d'État. En revanche, Nardi s'attèle à partir de 1547 aux *Istorie della città di Firenze* depuis Venise¹⁴. Refusant de se rallier au régime, bien qu'il profite de la grâce et de la protection du duc, le républicain exilé s'attache à exalter la défense de la liberté florentine et à démontrer la légitimité de la cause des partisans républicains. Pitti, enfin, se situe en bout de chaîne : l'*Istoria fiorentina*¹⁵, dont le point de départ est le récit du siège, n'est rédigée qu'à partir des années 1580 et sonde sur plus de trois siècles l'histoire de la cité pour démontrer combien les tumultes ont été déterminés par la « *mala contentezza* » chronique des citoyens.

- 8 Le corpus affiche donc une unité chronologique et thématique forte et celle-ci est d'autant plus évidente si l'on considère que ces mises en récit sont alimentées par un réseau de correspondances et de témoignages qui contribue à maintenir une mémoire collective des événements. Ces auteurs, malgré des inclinations politiques parfois divergentes, non seulement se connaissent et échangent fréquemment¹⁶, mais aussi se citent et se répondent, certains – en particulier Nerli – fonctionnant parfois comme un modèle négatif. Cependant, ce corpus se caractérise par ailleurs par une grande hétérogénéité dans la mesure où chaque texte est animé par un projet historiographique spécifique dont découle une méthodologie particulière. Celle-ci engage la définition d'arcs chronologiques distincts (chez Nardi et Pitti le récit s'étend sur près de trois siècles, tandis que Varchi et Segni le resserrent autour des années de transition vers le principat¹⁷), ainsi que le recours à des sources disparates qui dépend en partie de contingences matérielles mais répond aussi au besoin d'adapter le discours à des destinataires, réels ou potentiels, variés (si Nardi se fonde sur des souvenirs personnels pour s'adresser à un public républicain nostalgique, Varchi en revanche s'appuie sur un examen circonstancié de documents d'archive pour préparer un texte à l'usage personnel du duc ou de la cour). Il est évidemment nécessaire de tenir compte de cette complexité dès lors que l'on s'efforce, comme ici, de mettre en regard les textes par le biais d'une thématique transversale : le traitement de la figure de Charles Quint ne saura être équivalent dans chaque cas. Par ailleurs, rappeler les structures sociopolitiques à l'intérieur desquelles ces historiens agissent ne signifie en aucun cas figer l'examen des textes en fonction du degré de proximité des auteurs à l'égard du pouvoir princier : c'est justement cette distinction qu'il s'agit de rendre plus

poreuse en montrant comment chacun participe à l'élaboration du portrait de Charles Quint.

Portraits en demi-teinte d'un empereur tout puissant

- 9 Bien que l'ensemble des auteurs affirment traiter d'histoire locale, tous insèrent le récit – selon des degrés divers – dans une perspective plus large. L'idée selon laquelle l'histoire florentine ne peut être comprise qu'en la replaçant dans un contexte élargi – celui de l'Italie, voire de l'Europe – constitue sans doute l'un des dénominateurs communs de cette historiographie. Il s'agit cependant de ne rendre compte que des événements extérieurs ayant eu une incidence directe sur le devenir de la cité¹⁸. Ce parti pris explique pourquoi les grandes étapes de la carrière de Charles Quint sont le plus souvent décrites sommairement, voire tout simplement évacuées. Le couronnement de Bologne (1530) ou encore la victoire de l'empereur lors de la campagne de Tunis (1535) sont réduits, chez Nardi par exemple, à de simples repères chronologiques condensés dans quelques subordonnées¹⁹. Varchi, quant à lui, se soustrait à l'impératif de décrire les célébrations organisées à l'occasion de l'entrée de Charles Quint à Bologne et renvoie aux nombreux témoignages déjà en circulation, tout en faisant malicieusement remarquer que « cette pompe et cette magnificence [apparaissent] plus grande maintenant que je la lis qu'elle ne me semblait quand je la vis »²⁰ – une remarque qui semble trahir le processus de mythification mis en œuvre par la propagande impériale.
- 10 Le traitement réservé à la figure de Charles Quint dépend évidemment de la façon dont chaque auteur envisage l'imbrication entre ces échelles, ainsi que du rapport dialectique qui est tour à tour établi entre l'histoire locale et celle des grandes puissances européennes. Tandis que chez Nardi ou Varchi les événements externes semblent se situer dans un temps collatéral et détaché de celui de la cité, Segni en revanche inscrit pleinement son récit dans le contexte européen. Les *Istorie fiorentine* sont le seul ouvrage à consacrer de longues pages à la politique de Charles Quint, qu'il s'agisse des faits d'armes de la campagne de Tunis, des campagnes d'Allemagne ou de la lutte contre l'hérésie luthérienne. Cette reconstruction, qui se veut plus descriptive qu'analytique, donne ainsi lieu à l'insertion ponctuelle de portraits physiques et d'anecdotes cocasses où Charles Quint est par exemple dépeint en « coutumier des affaires de Vénus » capable de s'attirer les foudres des « nobles matrones »²¹. La perspective adoptée par Segni sert dans l'économie des *Istorie* à mettre l'accent sur les erreurs de Florence en matière de politique étrangère : l'auteur ne peut que regretter l'obstination des républicains de 1527-1530 dans leur alliance avec la France, tout autant que l'élection en 1538 de Côme qui en « bon sujet » demeure « sous l'ombre de l'empereur »²². Ce qui se dégage de la plume amère et pessimiste de cet auteur est un véritable acte d'accusation à l'encontre aussi bien du roi de France que de Charles Quint, tous deux « nés, élevés et vieilliss avec des haines éternelles et des âmes toujours adverses, jamais las de faire verser le sang d'autrui », au point que Segni en vient à augurer non seulement leurs morts mais, pire encore, « que Dieu les soumette au Grand Turc »²³.
- 11 Un second auteur brosse des portraits aussi rapides qu'incisifs de Charles Quint, pour des raisons toutefois complètement distinctes²⁴. Bien que Varchi affirme ne pas vouloir traiter « sous sa plume de papes, de rois, d'empereurs ou d'autres grands

personnages »²⁵, la rédaction de la *Storia fiorentina* est guidée par deux principes méthodologiques qui justifient l'insertion de descriptions circonstanciées de Charles Quint. Le premier relève de l'ambition totalisante qui anime l'écriture puisque Varchi, soucieux de faire œuvre de vérité, se livre à un récit minutieux et foisonnant qui s'attache à rendre compte des opinions divergentes, au risque parfois de fragmenter la narration et même d'aboutir – selon ses détracteurs – à la compilation de notices historiques. Le second tient à la logique à l'œuvre dans l'histoire puisque pour cet historien les personnages se meuvent bien plus guidés par leur tempérament que par des desseins politiques clairement définis, si bien que le cours des événements dépend bien souvent des réactions psychologiques des puissants dont Varchi souligne le caractère irrationnel²⁶. La *Storia fiorentina* laisse ainsi peu de place aux descriptions physiques de l'empereur – relevant occasionnellement l'élégance et la prestance du chevalier en armes²⁷ – mais esquisse en retour un portrait psychologique qui fait affleurer la duplicité de l'empereur. C'est sur sa parfaite maîtrise de l'art de la simulation et de la dissimulation, acquise « non seulement par nature, mais aussi par la pratique et par son éducation » que Varchi insiste, allant même jusqu'à rapporter les accusations de mensonge qui pèsent à son encontre²⁸. De façon relativement similaire, le pro-médicéen Nerli souligne les manœuvres de manipulation auxquelles se livre en 1535-1536 Charles Quint à l'égard du duc Alexandre dans le but de « se servir des choses du duc et le faire céder par nécessité à ses envies »²⁹. Le regret de Nerli porte sur la confiscation des forteresses : une décision qui ne pouvait être justifiée qu'à la lumière de l'incessante instabilité du régime à laquelle Charles Quint contribue volontairement, selon Nerli, en alimentant les espoirs de l'opposition. C'est donc avec une acuité particulière que ces historiens dévoilent l'une des caractéristiques de la politique italienne de l'empereur, toujours prêt à tirer profit des rivalités internes et à envisager les discordes comme un puissant levier politique.

- 12 Tout en se méfiant des généralisations abusives, il est possible d'affirmer que ces histoires véhiculent une image peu flatteuse de Charles Quint. En témoigne par exemple le fait que nombre de ces historiens reconnaissent la formidable puissance militaire des troupes impériales mais n'hésitent pas à imputer les succès de l'empereur en Italie à la bienveillance de la fortune. C'est le cas notamment de la victoire de Pavie (1525) que Varchi et Pitti par exemple attribuent à la « formidable fortune de Charles Quint », alléguant de ce fait que les États de la péninsule craignent moins la force de ses troupes que la fortune dont il jouit³⁰. De façon générale, cette historiographie traite avec bien peu d'emphase la portée historique de l'arrivée de Charles Quint en Italie. Bien loin d'être envisagé comme la marque d'un destin providentiel ou d'incarner la figure du pacificateur de l'Italie, l'empereur apparaît plutôt comme un homme d'État ambitieux. Si les textes renvoient au projet de monarchie universelle, c'est essentiellement pour démontrer combien les aspirations de Charles Quint à « la paix et à la tranquillité de l'Italie », « au calme et au repos de la Chrétienté », dissimulent en réalité de véritables ambitions de domination³¹ : « l'intention de César n'était autre, puisqu'il aspirait sans aucun doute à la monarchie, que d'opprimer Rome et l'Église, et d'assujettir l'Italie »³². Il est intéressant à ce titre de remarquer que cette lecture critique du projet de monarchie universelle n'est pas prise en charge par le narrateur mais qu'elle est confiée à des personnages : chez Varchi, ce sont les propos tenus par l'ambassadeur florentin Domenico Canigiani dont l'historien affirme « avoir lu et annoté tous les registres »³³, chez Nardi il s'agit des craintes formulées à la veille de la campagne du Milanais par le pape et les Vénitiens qui

redoutent « que l'empereur en échange de pacifier le monde, ne veuille en devenir le monarque »³⁴. Ces glissements sont bien la preuve que les historiens florentins ne cherchent en aucun cas à évaluer la politique impériale en Italie : le traitement de la figure de Charles Quint est passé au filtre de l'histoire florentine et ce qui compte est bien moins sa politique effective que ce qu'elle suscite, à savoir sa capacité à bouleverser les équilibres de la péninsule et la stabilité interne de la cité.

- 13 Une dernière constante tient au traitement des troupes impériales qui sont identifiées comme le véritable ennemi, en particulier lors de la description de cette « guerre longue et périlleuse » où s'affrontent « une cité très puissante et très obstinée » et l'« armée très puissante et très obstinée d'un pape entêté et d'un empereur opiniâtre »³⁵. Dans les récits du siège de 1529-1530, l'insistance sur la férocité des soldats, sur la violence de l'invasion, sur les scènes de pillage ou de populations en fuite est mise au service de l'exaltation du courage des Florentins qui est inversement proportionnel à la fureur des assaillants, comme le suggère la formulation redondante de Varchi³⁶. Chez bon nombre de ces historiens (Varchi, Nardi, mais aussi Pitti), la célébration de l'héroïsme de la cité, traitée en véritable protagoniste, revient en effet à souligner la puissance de cette « armée invincible » que Charles Quint pousse sous les murs de Florence³⁷ : ces « gens si ce n'est barbares, du moins ultramontains »³⁸ sont bien identifiés comme le principal adversaire de Florence. La question du siège revient par ailleurs à soulever celle de la responsabilité de Charles Quint à l'égard non pas seulement de la cité florentine, mais des libertés italiennes en général. Le glissement est explicité par Varchi : « si les autres cités avaient fait preuve d'une telle valeur et d'une telle détermination [...] l'Italie aurait sans doute pu récupérer son ancienne liberté »³⁹. Ériger la défense de la République florentine en modèle pour l'Italie équivaut à suggérer que la représentation de l'empereur se cristallise autour de l'image d'un ennemi commun des libertés italiennes. Ce jugement pourtant ne relève dans les histoires florentines que de formules lapidaires et dispersées qui tranchent par leur brièveté : c'est en incise que Pitti rappelle que Charles Quint est un « ennemi des gouvernements larges »⁴⁰, tout comme Varchi souligne que « sa majesté [est] naturellement peu amie des peuples »⁴¹. Segni quant à lui s'efforce d'apporter une explication historique en suggérant que le ressentiment de l'empereur à l'égard des revendications des peuples dérive d'une expérience concrète, à savoir les soulèvements des Communautés de Castille (1520-1521) : « si bien que notre cité [...] ne put tomber avec plus de désavantages sur un ennemi qui avait été injurié par les peuples et par conséquent était devenu ennemi de leur liberté »⁴². Bien loin d'être développé, ce point de vue demeure sous-jacent sans s'appuyer sur de véritables démonstrations dans l'ensemble du corpus : tandis que la condamnation de l'ambition effrénée et de la cruauté des troupes impériales relève d'une sorte d'opinion partagée, l'empereur n'est finalement jamais explicitement érigé en tyran oppresseur des libertés italiennes. En effet, ce qui se joue dans cette historiographie ce n'est pas tant la représentation de la figure impériale que l'histoire des rapports que Charles Quint et la République de Florence ont entretenus durant les premières décennies du XVI^e siècle.

Réécrire l'histoire : les enjeux d'une réconciliation

- 14 Pour ces historiens, le véritable enjeu dans le traitement de la figure de Charles Quint réside dans la mise en récit des relations conflictuelles qui ont caractérisé l'histoire de

l'empire habsbourgeois et de la République de Florence. Cette exigence est mise en évidence, à deux reprises au moins, par Varchi. C'est dans cet antagonisme historique que réside le caractère exceptionnel de l'histoire de Florence puisqu'au moment de quitter l'Italie en 1530 l'empereur avait réussi à ne « rien négliger pour être aimé et apprécié de tous » en se montrant « non pas barbare et atroce, mais très civil et bienveillant [...] sauf [avec] les Florentins auxquels il vouait une haine démesurée »⁴³. L'historien n'hésite pas à rappeler « le mépris et la haine que [l'empereur] éprouvait pour la cité de Florence » : un constat qui brise la linéarité du récit et tombe comme un couperet au moment de décrire le départ en 1536 de Charles Quint de la cité qu'il avait pourtant visitée en grande pompe et où il avait été reçu avec tous les honneurs, mais à laquelle il avait refusé d'octroyer de nouveaux privilèges⁴⁴.

- 15 Deux épisodes en particulier entachaient les relations de la République de Florence avec Charles Quint. Le premier remontait à l'adhésion de la cité à la ligue de Cognac (1526) et à la participation de la République au siège de Naples (1528), établi par les troupes françaises commandées par le comte de Lautrec grâce au précieux soutien des Bandes noires florentines. La seconde accusation portait évidemment sur la résistance de la cité, l'année suivante, face à l'avancée des troupes impériales et pontificales dont l'objectif était d'entériner les clauses du traité de Barcelone (1529) en restituant le gouvernement de Florence aux Médicis. Du point de vue impérial, la défense acharnée des Républicains se présentait non seulement comme une entorse au traité, mais comme une rébellion à l'égard de la politique de pacification de la péninsule affichée par la cour habsbourgeoise afin de justifier la mainmise de Charles Quint sur les États italiens. Ces deux griefs sont clairement exposés dans les histoires florentines lors de la description d'une scène en particulier : le discours prononcé devant la Seigneurie le 6 juillet 1531 par Giovanni Antonio Muscettola, ambassadeur auprès du pape, chargé de rendre publique la bulle impériale et ainsi de légitimer définitivement l'exercice du pouvoir par Alexandre. Le discours – intégralement cité par Varchi et Segni, rapporté par Nerli – fait état des raisons pour lesquelles Florence « était entrée en disgrâce auprès de Sa Majesté et du Saint Empire Romain »⁴⁵ et donne l'occasion de justifier cette guerre que « sa Majesté fut contrainte de livrer contre son gré (comme font les pères quand ils punissent leurs enfants) »⁴⁶. C'est ainsi sous le signe de la paix et de la réconciliation que Muscettola situe la transition du régime florentin, sous la protection d'un empereur magnanime, désireux d'« absoudre cette cité ennemie »⁴⁷.
- 16 Or il est intéressant d'observer les manœuvres que ces historiens déploient dans leurs récits pour transformer ces accusations en des malentendus historiques et innocenter ainsi Florence. La faute évidemment incombe aux Médicis de la première restauration, en particulier Clément VII qui avait engagé la cité malgré elle dans la ligue anti-impériale⁴⁸. Par ailleurs, c'est le pape « impie et cruel au point de vouloir se venger des outrages de ses concitoyens » qui est accusé d'avoir provoqué le siège en manipulant l'empereur car « pour atteindre son objectif et récupérer l'état de Florence, [il] corromp[ait] tout ceux qu'il pouvait »⁴⁹. Nardi franchit une étape supérieure dans ce mécanisme en démontrant l'inconsistance de l'accord de Barcelone puisque les Médicis n'avaient pas été véritablement chassés de Florence et qu'il « n'existait aucune raison pour la Majesté césarienne de raisonnablement s'indigner contre la cité de Florence »⁵⁰. Par ailleurs, chaque historien insiste sur les tensions profondes qui, au moment où l'étau se resserre autour de Florence, avaient divisé le groupe dirigeant entre d'un côté l'opposition modérée, favorable à la mise en place de négociations avec l'empereur et le

Pape, et de l'autre la majorité intransigeante, réticente à tout compromis. Les auteurs font ainsi résonner la voix de ceux qui, comme Anton Francesco degli Albizzi, défendent dans les conseils et lors des *consulte* de l'été 1529 un rapprochement diplomatique avec l'empereur et présentent ce dernier comme un allié qui « ne serait pas contraire à notre liberté »⁵¹. Chez certains – notamment Nerli et Segni – se faire l'écho de ces avis discordants sert évidemment à souligner l'exacerbation des antagonismes internes et la radicalisation de la majorité au pouvoir qui, en définitive, est rendue responsable de la ruine de la République : une lecture qui revient, en somme, à substituer un ennemi interne à l'identification d'un ennemi externe commun. Il n'en demeure pas moins toutefois que la mise en scène de ces débats permet d'insister sur la disponibilité de certains républicains à l'égard de Charles Quint et de présenter la résistance de la cité comme une sorte d'aberration historique provoquée par une minorité de meneurs enragés, prêts à sacrifier leur patrie.

- 17 Ces tentatives de réécriture de l'histoire de Florence à des fins de réconciliation sont particulièrement évidentes dans l'évocation de la Querelle de Naples (janvier-février 1536), ce procès en tyrannie qui est engagé par le front des opposants contre Alexandre sous l'arbitrage de Charles Quint – tout dernier jalon des relations qu'ont entretenues l'empereur et la République florentine désormais en exil⁵². À cette occasion, les mémoires de plainte de l'opposition reposent sur une lecture non conflictuelle de l'histoire puisque l'enjeu est bien de « panser les choses du passé » afin de persuader Charles Quint de la bonne disposition des Florentins à son égard et obtenir ainsi la déchéance du duc⁵³. Tandis que pour le pro-médicéen Nerli cet épisode ne suscite que compassion et que Segni y voit un spectacle risible et navrant⁵⁴, Nardi – qui avait rédigé et prononcé nombre de ces plaidoyers en qualité de porte-parole des exilés – y consacre de longues pages où le souci de l'exactitude documentaire se mêle à l'ambition édifiante⁵⁵. Non seulement Nardi insère des documents authentiques – les actes d'accusation et de défense, tout comme les réponses de Charles Quint « sans [les] traduire pour ne pas altérer leur nature »⁵⁶ – mais il parvient également à une mise en scène théâtralisée de ces audiences où, tel un chroniqueur, il cite sa participation à la troisième personne et dédramatise ses discours plus proches de « la lamentation et [de] la plainte que [d'] une oraison »⁵⁷. Ce qui nous importe ici de souligner c'est que ces plaidoyers sont le lieu de fabrication d'un nouveau récit historique destiné à démontrer que « l'intention [de la cité] ne fut jamais de s'opposer à Votre Majesté ou à ses desseins, ni de l'offenser ». De cette lecture pacifiée dépend en effet la légitimité même de la démarche des opposants anti-médicéens car il s'agit de persuader la cour impériale que « si par le passé [la cité] a fui l'amitié des empereurs par crainte de perdre sa liberté », désormais Charles Quint « ne doit plus douter de la fidélité du peuple florentin »⁵⁸. Cette logique de réconciliation qui sous-tend le discours des exilés de 1536 constitue la matrice du projet historiographique de Nardi et il n'est dès lors pas étonnant que les *Istorie* soient intégralement tendues vers la recherche d'une mémoire pacifiée des rapports qu'ont entretenus Florence et Charles Quint : cette réconciliation dans et par l'histoire s'impose comme le seul instrument pour renverser le régime princier institué sous protection impériale. Et c'est à ce titre d'ailleurs que Nardi réinvestit une image de Charles Quint chère à la propagande impériale, celle du prince de la paix, à laquelle il emprunte les arguments rhétoriques traditionnels en rappelant la bonté et la magnanimité de la justice impériale, tout en notant cependant sur un ton désabusé la naïveté des exilés qui avaient cru pouvoir s'y fier⁵⁹. C'est ainsi sous la plume de ce nostalgique de la liberté florentine, bien plus finalement que chez des historiens

proches de la cour médicéenne, que se déploie une représentation magnifiée de l'empereur – une image dont les enjeux sont déterminés par les nouvelles stratégies politiques mises en œuvre par l'opposition républicaine dans les années 1530.

- 18 Loin d'être exhaustive, cette étude mériterait d'être approfondie, en interrogeant par exemple l'articulation entre la chronologie des œuvres et leur contextualisation (l'abdication de Charles Quint ou encore le traité de Cateau-Cambrésis ont-ils une incidence directe sur l'édification par les Florentins de ces portraits de l'empereur ?) et en prolongeant la réflexion au sein de l'historiographie de cour qui se développe à la fin du siècle. Ce premier état des lieux permet cependant de conclure de façon provisoire sur l'ambiguïté de l'image de Charles Quint qui est véhiculée par l'historiographie florentine. Du reste, pouvait-il en être autrement ? En mettant en récit l'histoire de la République et de la transition vers le Principat, les historiens se confrontent nécessairement à l'antagonisme historique qui durant les années 1520-1530 avait opposé la cité du Lys et l'empereur. La nouvelle réalité du duché sous la domination indirecte de l'Espagne appelait cependant à la prudence et on ne peut par ailleurs exclure le poids qu'exerce désormais l'influence espagnole à la cour médicéenne. À l'exception des *Istorie* de Nardi, l'ensemble de ces histoires demeureront sous une forme manuscrite jusqu'au XVIII^e siècle : on serait dès lors tentés de se demander si ce mutisme historiographique ne peut être imputé, dans une moindre mesure, aux problèmes que pose la construction d'une mémoire collective de ce conflit⁶⁰. Quelles que soient les intentions et les circonstances d'écriture, l'enjeu semble bien être pour l'ensemble de ces historiens celui de véhiculer une image apaisée des rapports conflictuels entre la cité et le grand empereur habsbourgeois. Pour les historiens proches de la cour, il en va évidemment de la démonstration de la légitimité historique du régime médicéen institué grâce à la protection impériale ; ceux en revanche qui demeurent attachés à la cause républicaine devaient sans doute être moins sensibles à la propagande impériale et moins contraints de flatter l'empereur. Pourtant même dans ce cas, la gageure est bien de justifier les tentatives de rapprochement diplomatique avec le parti pro-impérial de la part de l'opposition, ce qui suppose nécessairement de relire l'histoire des relations entre la République et Charles Quint non pas en termes d'antagonisme mais sous l'angle d'un rapprochement manqué du fait de malentendus historiques.

NOTES

1. « Discorso delle cose d'Italia a papa Paolo III », in : Donato GIANNOTTI, *Opere politiche e letterarie collazionate sui manoscritti e annotate da F.-L. Polidori*, Florence : Le Monnier, 1850, 1, p. 334. Toutes les traductions sont de l'auteur.

2. Concernant les ambiguïtés de cette alliance traditionnelle, Jean-Louis FOURNEL, « Machiavel, Guicciardini et François I^{er}. Florence et le roi de France à la lumière des écrits de quelques hommes politiques et historiens florentins », in : Juan Carlos D'AMICO et J.-L. FOURNEL (dir.), *François I^{er} et l'espace politique italien. États, domaines et territoires*, Rome : École Française de Rome, 2018, p. 155-176.

3. « *io non posso alcuna volta fare che io non vituperi e danni la prudenza de' nostri cittadini li quali hanno opinione che la città nostra non possa stare in libertà se non è con Francia collegata* » (D. GIANNOTTI, *op. cit.*, 1, 3, 17, p. 220 et p. 226).
4. Parmi une historiographie foisonnante, je me permets de ne citer qu'une contribution synthétique : Peter BURKE, « L'image de Charles Quint : construction et interprétations », in : Hugo SOLY (dir.), *Charles Quint. 1500-1558. L'empereur et son temps*, trad. fr., Arles : Actes Sud, 2000, p. 393-475.
5. Cf. en particulier les travaux de J. C. D'AMICO, dont « Écrivains et pouvoir à la Renaissance. Les écrivains italiens, le pouvoir de Charles Quint et l'idéologie impériale », *Cahiers d'études romanes*, 30, 2015, p. 15-41.
6. Massimo FIRPO, « "Sempre soggetto al Santissimo Papa e alla Santa Chiesa". I primi biografii italiani di Carlo V », in : *Id.*, « *Disputar di cose pertinente alla fede* ». *Studi sulla vita religiosa del Cinquecento italiano*, Milan : Unicopli, 2003, p. 175-196.
7. Je me limite aux travaux les plus récents consacrés à ce corpus : Rudolf Von ALBERTINI, *Firenze dalla Repubblica al Principato, Storia e coscienza politica* (1^{ère} éd. 1955), Turin : Einaudi, 1970 ; Eric COCHRANE, *Historians and historiography in the Italian Renaissance*, Chicago-Londres : The University of Chicago Press, 1981 ; Alessandro MONTEVECCHI, *Storici di Firenze. Studi su Nardi, Nerli e Varchi*, Bologne : Patron, 1989 ; Angelo BAIOCCHI (dir.), *Storici e politici fiorentini del Cinquecento*, Milan-Naples : Riccardo Ricciardi, 1994 ; Jean-Jacques MARCHAND et Jean-Claude ZANCARINI (dir.), *Storiografia repubblicana fiorentina (1494-1570)*, Florence : Cesati, 2003.
8. Concernant les liens entre génération, mémoire et écriture historique : Pierre NORA, « La génération », in : *Id.* (dir.), *Les lieux de mémoire*, Paris : Gallimard, 1992, p. 2975-3015.
9. Si Nardi exerce par exemple au sein de la chancellerie républicaine, Nerli descend d'une famille pro-médicéenne et c'est depuis les prisons de la Seigneurie qu'il assiste aux dernières heures de la République. Varchi quant à lui est originaire du *contado* et n'est pas habilité à occuper de charges publiques : il participe au siège en intégrant la milice florentine.
10. Michel PLAISANCE, *L'Accademia e il suo principe. Cultura e politica a Firenze al tempo di Cosimo I e di Francesco de' Medici*, Manziana : Vecchiarelli, 2004.
11. Filippo de' NERLI, *Commentarii de' fatti civili occorsi dentro la città di Firenze dall'anno MCCXV al MDXXXVII*, éd. de Francesco Settimanni, Augsburg : Mertz et Maier, 1728. Voir également l'édition critique proposée par Sergio Russo dans sa thèse de doctorat, *Filippo de' Nerli, Commentarii de' fatti civili occorsi nella città di Firenze dal 1215 al 1537. Edizione critica*, Università Federico II di Napoli, 2007.
12. Bernardo SEGNI, *Storie fiorentine dall'anno MDXXVII al MDLV, colla vita di Niccolò Capponi*, Augusta : Mertz et Maier, 1723.
13. On utilisera par commodité l'édition de Gaetano Milanese, *Storia fiorentina*, 3 vol., Florence : Le Monnier, 1857-1888. Concernant le travail d'historien de Varchi, Salvatore LO RE, *Politica e cultura nella Firenze cosimiana. Studi su Benedetto Varchi*, Manziana : Vecchiarelli, 2008.
14. Il s'agit du seul texte de notre corpus à être publié dès le XVI^e siècle, bien que posthume. On utilisera ici : Jacopo NARDI, *Istorie della città di Firenze*, éd. de Lelio Arbib, 2 vol., Florence : Società editrice delle Storie del Nardi e del Varchi, 1838-1841. Concernant la rédaction, Vanni BRAMANTI, « *Sulle Istorie della città di Fiorenza di Jacopo Nardi, tra autore e copista* », *Rinascimento*, 37, 1997, p. 321-340 ; Lucie DE LOS SANTOS, « *La Vita di Giacomini e les Istorie di Jacopo Nardi : genèse de deux projets historiographiques post res perditas* », in : J.-J. MARCHAND et J.-C. ZANCARINI (dir.), *op. cit.*, p. 311-323.
15. Jacopo PITTI, « *Dell'istoria fiorentina sino al 1520* », *Archivio storico italiano*, 1, 1842, p. 1-208. Voir également l'édition modernisée, J. PITTI, *Istoria fiorentina*, éd. d'Adriana Mauriello, Naples : Liguori, 2007.
16. Qu'il suffise de penser à la correspondance entre Varchi, Nardi, Giannotti et Giovambattista Busini dont s'inspire la *Storia fiorentina* varchienne. Concernant les sources mobilisées par Varchi,

V. BRAMANTI, « Viatico per la Storia fiorentina di Benedetto Varchi », *Rivista Storica Italiana*, 114, 2002, p. 880-928.

17. De façon schématique, les arcs chronologiques envisagés par chaque auteur sont 1527-1555 (Segni), 1527-1538 (Varchi), 1494-1552 (Nardi), 1215-1537 (Nerli), 1215-1530 (Pitti).

18. « Ora, perché le passioni di queste sette cagionarono gravi danni alla città, ci è necessario (volendoli pure dimostrare alquanto) degli stati esterni anche accennare » (J. PITTI, *op. cit.*, 1, p. 56) ; « Seguirò nel secondo luogo di mettere le cose seguite in Italia e fuor d'Italia con brevità, e solo per quanto le giudicherò a proposito e necessarie alla storia nostra, lasciando ad altri il dir di loro più esattamente, e a quelli massime che fanno professione di scrivere l'istoria universale » (B. SEGNI, *op. cit.*, 1, p. 2).

19. « Ma non appartenendo alla istoria fiorentina il raccontare le particolarità della imperiale coronazione, né delle feste e magnificenze fatte in queste nozze, ne lasceremo la impresa del riferirle agli scrittore delle istorie universali, e torneremo a narrare quelle cose che sono più a noi appartenenti e manifeste » (J. NARDI, *op. cit.*, 2, 9, p. 235) ; concernant la bataille de Tunis, cf. 10, p. 263 et p. 278.

20. Au sujet de l'entrée de Charles Quint à Bologne en novembre 1529 : « la quale essendo stata da molti molto lungamente scritta, non accade ch'io ne favelli » (B. VARCHI, *op. cit.*, 10, p. 60) ; quant au couronnement « essendo stato e latinamente e toscanamente scritto da tanti e tanto particolarmente, non ne dirò altro, se non che ella mi pare, quanto alla pompa e magnificenza, maggiore ora quando io la leggo, che non mi parve allora quando io la viddi » (*Ibid.*, 11, p. 226).

21. B. SEGNI, *op. cit.*, 7, p. 185-186.

22. *Ibid.*, 11, p. 300.

23. *Ibid.*, 11, p. 282.

24. Théa PICQUET, « Benedetto Varchi et Charles Quint », *Cahiers d'études romanes*, 39, 2019, p. 103-118.

25. « Sebbene a me sarebbe più magnifico e più orrevole, e agli altri più dilettevole e più meraviglioso, che avessi sempre nella penna o papi, o re, o imperadori, o altri personaggi grandi, e per conseguenza narrassi cose più alte e più degne di dover esser lette ; nondimeno, scrivendo i fatti d'una città particolare, è ragionevole che io accomodi non la materia a me, ma me alla materia, qualunque ella si sia. » (B. VARCHI, *op. cit.*, 2, 12, p. 415).

26. Concernant l'art du portrait chez Varchi, Mario POZZI, « La Storia fiorentina di Benedetto Varchi », in : J.-J. MARCHAND et J.-C. ZANCARINI (dir.), *op. cit.*, p. 117-140.

27. Par exemple lors de son entrée triomphale à Florence en avril 1536 (B. VARCHI, *op. cit.*, 3, 14, p. 170).

28. « avendo egli non solo per natura, ma eziandio dall'arte e per educazione il simulare e il dissimulare familiarissimo » (B. VARCHI, *op. cit.*, 1, 4, p. 206-207). Varchi reproduit le cartel comprenant les accusations de François I^{er} : « Diciamo che avete mentito per la gola, e tante quante volte il direte, mentirete » (*Ibid.*, 5, p. 277).

29. La formule est répétée à plusieurs reprises dans ce passage (F. NERLI, *op. cit.*, 12, p. 277-279).

30. « tutti i principi dell'Europa [...] temevano della loro propria [sventura] considerando quanto grande fosse e quanto tremenda così la potenza come la fortuna dell'imperatore » (B. VARCHI, *op. cit.*, 1, 2, p. 72) ; « sbigottiti tutti li potentati d'Italia per la strabocchevole fortuna di Carlo Quinto » (J. PITTI, *op. cit.*, 2, p. 133).

31. « già chiaramente si conosceva che [l'imperatore], dalla felicità di tanti prosperi successi innalzato, aveva ad ogn'altra cosa l'animo volto che alla pace e tranquillità d'Italia, o alla quiete e riposo della Cristianità ; sebbene colle parole a tutte l'impreses e azioni sue queste due cose o sole o principali continuamente pretendeva » (B. VARCHI, *op. cit.*, 1, II, p. 93).

32. « l'intendimento di Cesare altro non era, aspirando egli senz'alcun dubbio alla monarchia, che opprimere Roma e la Chiesa, e tenere l'Italia soggiogata ; sebbene colle parole grandemente di ricuoprire questa sua volontà e di nasconderla s'ingegnava » (*Ibid.*, 4, p. 206).

33. *Ibid.*, p. 205.

34. Nardi évoque « *la paura che egli avevano, che l'imperadore in cambio di pacificare il mondo, se ne volesse far monarca (del qual disegno di voler pacificar il mondo, non poteva Cesare il più facile e util modo, che di farne se medesimo possessore)* » (J. NARDI, op. cit., 7, p. 91-92).
35. « *Io m'apparecchio a dover liberamente e sinceramente raccontare una lunga e perigliosa guerra, nella quale tutti avvennero que gli esempi ed accidenti, i quali in una potentissima e ostinatissima città, da un potentissimo e ostinatissimo esercito d'un caparbio pontefice e d'un pertinacissimo imperadore assediata, [...] avvenire non dico sogliono, ma possono.* » (B. VARCHI, op. cit., 2, 10, p. 91).
36. Olivier ROUCHON, « *Siège de Florence et prise de ville : une lecture de la Storia Fiorentina de Benedetto Varchi* », in : Gabriel AUDISIO (dir.), *Prendre une ville au XVI^e siècle*, Aix-en-Provence : PUP, 2004, p. 139-152.
37. « *Il quale [Carlo Quinto] per compiacere, con utile suo, a papa Clemente settimo, e rimetterlo nello stato di Firenze pur dianzi da lui perduto, spinse sotto quelle mura l'invittissimo esercito suo, corredato dal fiore de' soldati d'Italia, di Spagna, d'Alemagna* » (J. PITTI, op. cit., 1, p. 2).
38. « *E se l'altre città avessero co tale virtù e fermezza dimostrato, o pure Firenze avuto la fortuna pari all'ardire, e la fede de' collegati, de' condottieri e de' cittadini suoi medesimi a' maggiori bisogni non le fosse venuta meno, arebbe l'Italia (se già l'amor non me n'inganna) insieme coll'antica gloria, la sua prisca libertà senz' alcun dubbio ricuperare potuto, e dall'imperio e servitù delle genti, se non barbare oltramontane, dopo tanti e tanto infelici anni felicemente liberata si sarebbe* » (B. VARCHI, op. cit., 2, 10, p. 91).
39. Loc. cit.
40. J. PITTI, op. cit., 2, p. 135.
41. B. VARCHI, op. cit., 3, 14, p. 166.
42. « *Onde la città nostra, che a dispetto del mondo aveva voluto darsi nimico questo Principe, non potette con più disavvantaggio abbattersi in un nemico che era stato ingiuriato da' Popoli e perciò divenuto nemico delle loro libertà* » (B. SEGNI, op. cit., 3, p. 76).
43. « *Lasciò l'imperadore tutta l'Italia piena di grandissimo so spetto perciocché, sebbene egli era riuscito non mica barbaro ed efferato, come se l'erano immaginato le genti per le crudeltà fatte da' ministri e soldati suoi, ma costumatisimo e benigno molto [...], si conosceva però da chi vi badava, che i suoi pensieri non erano fermi e ch'egli aspirava a cose grandi ; [...] finalmente non aveva lasciato in dietro cosa nessuna per farsi caro e grato a ciascuno, fuori solamente i Fiorentini a' quali portava in quel tempo odio assai più che smisurato* » (B. VARCHI, op. cit., 2, 11, p. 241-242).
44. « *Questo dette manifesto indicio dello sdegno e dell'odio ch'egli avea colla città di Firenze* » (Ibid., 3, 14, p. 177).
45. F. NERLI, op. cit., 11, p. 256-257.
46. B. VARCHI, op. cit., 2, 12, p. 442-443.
47. B. SEGNI, op. cit., 5, p. 143-144.
48. « *E, fatta questi principi tra loro una lega contro all'imperatore, nella quale volle il papa fussero nominati ancora i Fiorentini* » (F. NERLI, op. cit., 8, p. 143).
49. « *Clemente per venire all'intento suo, e riavere lo stato di Firenze, non perdonava a cosa nessuna, corrompendo in ogni modo che sapeva tutti que gli che poteva* » (B. VARCHI, op. cit., 3, 11, p. 4). Cf. J. PITTI, op. cit., p. 181.
50. « *altra cagione non vi era onde la maestà cesarea si potesse ragione volmente sdegnare colla città di Fiorenza [se non aver aiutato il sommo pontefice nel liberarlo dalla prigionia]* » (J. NARDI, op. cit., 8, p. 160 sqq.).
51. B. SEGNI, op. cit., 2, p. 54-55 ; B. VARCHI, op. cit., 1, 8, p. 431-432.
52. L. DE LOS SANTOS, « *Guicciardini e la questione della libertà : la querela dei fuorusciti fiorentini davanti a Carlo V (1535-1536)* », in : Emilio PASQUINI et Paolo PRODI (dir.), *Bologna nell'età di Carlo V e Guicciardini*, Bologne : Il Mulino, 2002, p. 383-395.
53. J. NARDI, op. cit., 10, p. 290.

54. « *Era cosa notevole, e da considerarla con ammirazione e compassione grandissima, il vedere tanto gran numero di cittadini nobili di una medesima patria condotti in Napoli in tanta dissensione tra loro, domandando tutti a Cesare in diversi modi la salute della loro città* » (F. NERLI, *op. cit.*, 12, p. 279). Cf. également B. SEGNI, *op. cit.*, 7, p. 191.
55. L. DE LOS SANTOS, « Iacopo Nardi et les exilés florentins (1534-1537) : élaboration d'un nouveau discours républicain », *Laboratoire italien*, 3, 2002, p. 51-78.
56. J. NARDI, *op. cit.*, 9, p. 235.
57. *Ibid.*, 10, p. 268-269.
58. « *[la città] ti promette per cosa certa che se per il passato ella ha sfuggito l'amicizia degli imperadori per dubitanza di non perdere la sua libertà, per l'avvenire ella abbia da essere ostinata in mantenersi a voi fedele [...]. La intenzione sua non fu mai di contrapporsi alla maestà vostra o ai disegni suoi, né manco offenderla, ma sì bene di guardarsi dall'offese [...]. Ma al presente che le condizioni delle cose sono mutate, e che tua maestà ha dimostrone come si vincono le guerre, ed hacci ammaestrato come s'acquista imperio e dominio, ed hanne insegnato come si tengono gli stati, ha saputo con la prudenza sua guadagnarsi la grazia de' popoli e con la bontà conservarla* » (*Ibid.*, p. 286-290).
59. « *Pareva che [i fuorusciti] [...] fossero allettati da un certa buona oppenione che allora si aveva della giustizia e bontà dell'imperadore, la quale era celebrata e magnificata non solamente da gli Imperiali per affetto, ma eziandio in pubblico da' predicatori, e privatamente da molti religiosi de' quali i creduli fuorusciti particolarmente cercavano lo aiuto e il favore, e noi per sperienza anche lo sappiamo* » (*Ibid.*, p. 247).
60. Caroline CALLARD, *Le Prince et la République. Histoire, pouvoir et société dans la Florence des Médicis au XVII^e siècle*, Paris : PUS, 2007. Concernant l'histoire éditoriale de Varchi, voir les travaux de Dario Brancato, en particulier le projet d'édition numérique de la *Storia fiorentina*, VaSto (consulté le 11/12/2023).

RÉSUMÉS

Cette contribution s'intéresse à la représentation de Charles Quint dans l'historiographie florentine, en particulier dans les histoires rédigées en 1540-1560, au moment de la consolidation du pouvoir de Côme I^{er} qui se libère progressivement de la tutelle impériale. Son objectif est de sonder la façon dont ces historiens s'approprient de la figure impériale et le rôle qu'ils lui attribuent dans leurs récits retraçant le passage à Florence de la République vers le Principat médicéen sous protection impériale. S'appuyant sur un large corpus, cette réflexion vise à souligner les difficultés que pose l'élaboration de portraits édifiants de Charles Quint dans le cadre de pratiques d'écriture qui échappent au contrôle direct de l'empereur. L'hypothèse développée est que l'ensemble de ces historiens, malgré des inclinations politiques parfois divergentes, s'attache à reconstruire une histoire pacifiée des relations qu'ont entretenues la cité florentine et l'empereur.

Esta contribución reflexiona sobre la representación de Carlos Quinto en la historiografía florentina, en particular en las historias escritas en los años 1540-1560, cuando Cosme I consolida su poder y se libera gradualmente de la tutela imperial. Su objetivo es explorar el modo en que estos historiadores se apropian a la figura imperial y el papel que le atribuyen en la transición de Florencia de la república al principado mediceo. A partir de un amplio corpus, este estudio pretende poner de relieve las dificultades que entraña la creación de retratos edificantes de

Carlos Quinto en el contexto de unas prácticas de escritura que escapaban al control directo del emperador. La hipótesis desarrollada es que todos estos historiadores, a pesar de sus inclinaciones políticas a veces divergentes, se esforzaron por reconstruir una historia pacífica de las relaciones entre la ciudad florentina y el emperador.

Questo articolo è dedicato alla rappresentazione di Carlo Quinto nella storiografia fiorentina, e s'interessa in particolare alle storie di Firenze scritte nei decenni 1540-1560, quando il potere ducale si consolida e Cosimo I° si libera progressivamente dalla tutela imperiale. L'obiettivo è di interrogare il modo in cui gli storici fiorentini si appropriano dell'immagine di Carlo Quinto e il ruolo che attribuiscono all'imperatore nei loro tentativi di raccontare la transizione a Firenze dalla Repubblica al Principato mediceo sotto protezione imperiale. Pertanto questa analisi intende mettere in evidenza le difficoltà che sorgono nell'elaborare ritratti edificanti di Carlo Quinto nell'ambito di pratiche di scrittura che sfuggono al controllo diretto dell'imperatore. L'ipotesi qui sviluppata è che questi storici, malgrado inclinazioni politiche assai divergenti, cercano di ricostruire una memoria pacificata delle relazioni conflittuali che avevano caratterizzato la storia della città fiorentina e dell'imperatore.

INDEX

Mots-clés : historiographie, Florence, République, Principat, Charles Quint, Médicis, mémoire

Parole chiave : storiografia, Firenze, Repubblica, Principato, Carlo Quinto, Medici, memoria

Palabras claves : historiografía, Florencia, República, Principado, Carlos Quinto, Médicis, memoria

AUTEUR

HÉLÈNE SOLDINI

Université Lyon 3, IHRIM